

# TRACES DE MÉMOIRE

n° 10  
Décembre  
2013

BELGIQUE - BELGIË  
P.P.  
BRUXELLES X  
1/9464

## PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION  
« MÉMOIRE D'AUSCHWITZ » ASBL**



| TRIMESTRIEL N°10 | SEPTEMBRE - OCTOBRE - DÉCEMBRE 2013  
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056

### SOMMAIRE

#### ACTUALITÉ

Les caves du siège de la  
Gestapo à Bruxelles.  
Récit d'une découverte p. 2

#### INTERROGATION

Au-delà de la mémoire :  
l'Italie et l'Holocauste.  
Entrevue avec Robert  
Gordon p. 4

Application pédagogique p. 9

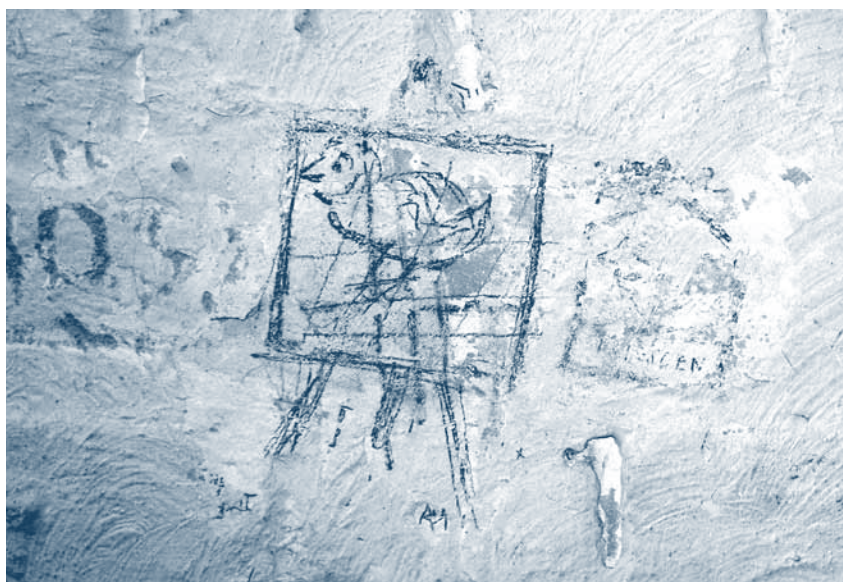
#### APPROFONDISSEMENT

Le camp de concentration  
comme lieu de  
« tourisme noir » p. 11

Application pédagogique p. 16

**VARIA** p. 19

Éditeur responsable  
Henri Goldberg  
ASBL Mémoire d'Auschwitz  
65, rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles



© Fondation Auschwitz

### ACTUALITÉ

↑ Cave n° 16 du 453,  
avenue Louise à Bruxelles.

## Les caves du siège de la Gestapo à Bruxelles. Récit d'une découverte

— Pendant la Seconde Guerre mondiale, les immeubles des n° 453, 347 et 510 de l'avenue Louise à Bruxelles ont été réquisitionnés par la Gestapo. Sur les murs de leurs caves se trouvent encore les inscriptions et croquis des détenus.

→ Lire page 2

# LES CAVES DU SIÈGE DE LA GESTAPO À BRUXELLES

## Récit d'une découverte

— Daniel Weyssow mène un projet de recherche sur l'ancien siège de la Gestapo à Bruxelles, situé dans quelques immeubles de l'avenue Louise. Son travail se concentre notamment sur la question de la conservation des lieux, en particulier celle des caves, avec les inscriptions que les prisonniers y ont gravées. Le devoir de mémoire contraste ici avec le droit de propriété, comme le montre un débat récent au Parlement bruxellois.

La *Sicherheitspolizei-Sicherheitsdienst (Sipo-Sd)*, plus communément appelée Gestapo, s'est installée à Bruxelles dans la foulée de l'invasion, le 27 juillet 1940<sup>1</sup>. Le rôle de cette police consistait essentiellement à arrêter les opposants politiques

et les résistants, mais aussi les Juifs et les Tsiganes, qu'elle déportait via la caserne Dossin de Malines vers les camps de la mort. La *Sipo-Sd* occupa progressivement les immeubles de l'avenue Louise situés aux numéros 453, 510<sup>2</sup> et 347.

En 1995, l'historien et cinéaste André Darteville, préparant son film *À mon père résistant*<sup>3</sup>, s'intéressa au n° 347. Il voulait connaître le parcours des victimes de la Gestapo dont il comptait dresser le portrait. La police SS interrogeait les suspects et prisonniers aux étages, les caves faisant office, entre autres, de salles d'attente. Pour visiter celles-ci, le réalisateur s'adressa au syndic puis rencontra le concierge qui le guida dans le dédale du sous-sol. Il put ainsi avoir accès à quatre caves sur la vingtaine existantes. Quelle ne fut pas sa stupéfaction ! Bien que repeints depuis la Seconde Guerre mondiale, les murs laissaient encore apparaître, comme autant de saignées, des inscriptions identifiables dans le plâtre. Les victimes de la Gestapo, résistants et Juifs, y avaient tracé, bien souvent en guise d'ultime message, des signes de leur élan patriotique, de leur adhésion politique,

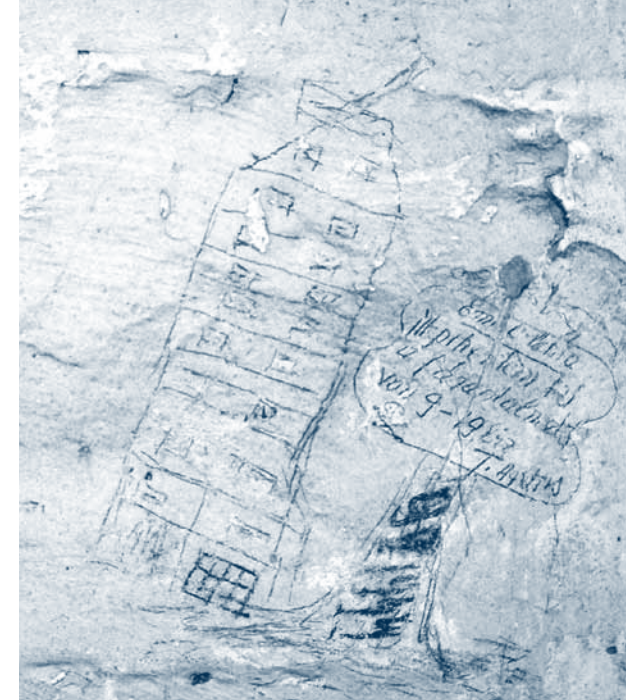
de leur détermination morale<sup>4</sup>. Les autres caves, pas plus que celles du n° 453, ne purent malheureusement être examinées.

En 2007, une proposition de participation à un colloque international<sup>5</sup> nous parvint, portant sur le devenir de lieux de détention, de concentration et d'extermination. Notre choix se porta sur les deux immeubles du siège de la Gestapo les plus souvent évoqués dans les témoignages, situés aux n°s 453 et 347 avenue Louise. Consultés, André Darteville et José Gotovitch nous confièrent qu'ils n'avaient plus été autorisés à revoir les lieux de leur découverte. Comment dès lors en poursuivre l'exploration ?

En 2010, nous avons imaginé réunir, dans le cadre d'une journée d'étude, les personnes concernées et celles susceptibles de jouer un rôle dans la sauvegarde des inscriptions des caves. Avec l'aide de Claire Pahaut<sup>6</sup>, la démarche prit forme. Nous avons fait part de notre projet au bourgmestre de la Ville de Bruxelles, Freddy Thielemans, ainsi qu'à Charles Picqué, ministre-président de la Région de Bruxelles-Capitale. Historiens et témoins, représentants des Monuments et Sites et de la Ville, personnalités politiques et journalistes, tous répondirent à notre appel. La presse<sup>7</sup> repercuta la problématique en sensibilisant l'opinion. Et nous devons à l'équipe du Journal télévisé de la RTBF la découverte d'une très intéressante cave. Les images enregistrées, diffusées le 20 octobre 2011, la veille de la journée d'étude, firent grand bruit car elles apportaient la preuve que des inscriptions existaient également au n° 453. Tracées pour la plupart au crayon

et rédigées en allemand, français, hongrois et néerlandais, elles semblaient avoir échappé au temps. Les messages rendent compte de l'angoisse vécue dans ces caves et de la longueur du séjour : en témoigne l'oiseau encagé sur la photo (cf. couverture).

La journée d'étude, qui eut lieu le 21 octobre 2011 à la Bibliothèque royale, réunit des exposés sur la présence de la Gestapo à Bruxelles et à Anvers, sur les caves explorées (quatre au n° 347 et trois au n° 453), mais aussi sur d'autres lieux de mémoire conservant des inscriptions murales, à l'exemple de Breendonk, Romainville, Cracovie, et Cologne<sup>8</sup>. La problématique de la sauvegarde des caves prit ensuite le chemin du Parlement bruxellois. Le 8 novembre 2011, le sénateur André du Bus s'adressa à la ministre de la Culture, de l'Audiovisuel, de la Santé et de l'Égalité des chances à la Communauté française de Belgique, Fadila Laanan. Alors présidente du Parlement bruxellois, Julie de Groote interpella Charles Picqué, président de la Région de Bruxelles-Capitale, le 14 décembre 2011. Peu après, le 17 janvier 2012, au Sénat, le sénateur Fran-



← Représentation du n° 453, avenue Louise.

© Fondation Auschwitz

cis Delpérée questionna le ministre de la Défense nationale, Pieter De Crem<sup>9</sup>.

Un exemplaire des actes de la journée d'étude, sortis de presse au printemps 2013<sup>10</sup>, a été adressé à chaque propriétaire et à chaque locataire des numéros 453 et 347 avenue Louise. Cette démarche ne déboucha sur aucune nouvelle avancée.

Julie de Groote revint à la charge le 9 octobre 2013, lors d'une assemblée du Parlement de la fédération Wallonie-Bruxelles. Interpellant le ministre-président Rudy Vervoort, elle souhaitait connaître les résultats de la démarche effectuée auprès des syndicats par son prédécesseur Charles Picqué. Avaient-ils au moins réagi aux lettres qui leur ont été adressées ? Eh bien, non. « *Que ce soit pour ouvrir l'accès au public ou pour effectuer un travail scientifique, nous nous heurtons à un refus. [...] il n'existe pas de mandat de perquisition urbanistique. Toute la difficulté est de trouver l'équilibre entre le droit de propriété et le devoir de mémoire* ». [...] « *Soit on décide qu'il faut garder une trace de ces témoignages et on peut alors imaginer "exfiltrer" les graffitis pour les conserver dans un autre lieu. Soit on décide que c'est le lieu, lui-même qui doit être préservé. Nous devons trancher et, à ce stade, nous n'excluons rien* »<sup>11</sup>. Pour la députée, il serait à présent urgent de passer à l'action : « *On lance la procédure de classement des caves ou bien on risque de*

*passer les graffitis (qui sont notre mémoire collective) à la chaux* »<sup>12</sup>.

Le fait que le ministre-président ait déclaré qu'il « n'excluait rien » a été interprété par la presse, sans doute exagérément, comme une possible menace d'expropriation des caves<sup>13</sup>. Pour l'heure, aucune décision n'a toutefois été prise, laissant l'incertitude sur la sauvegarde des lieux et sur le rôle des propriétaires en tant que gardiens responsables d'une mémoire appartenant à la collectivité. ■

**Daniel Weyssow,**

Chargé de projets, Mémoire d'Auschwitz ASBL

(1) Paul Aron et José Gotovitch (dir.), *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale en Belgique*, Bruxelles, André Versaille, 2008, p. 339-342.

(2) Ce dernier abrita un garage, des bureaux, un mess et des caves, qui servirent en septembre 1943 au rassemblement des Juifs rafles en attente d'être transportés par camions à la Caserne Dossin à Malines en vue de leur déportation à Auschwitz. Cf. Maxime Steinberg, *Dossier Bruxelles Auschwitz. La police SS et l'extermination des Juifs de Belgique*, Bruxelles, Comité Belge de Soutien à la partie civile dans le procès des officiers SS, 1980, p. 63.

(3) André Darteville, *À mon père résistant*, documentaire produit par Luc et Jean-Pierre Dardenne, 3h20, Belgique, 1995.

(4) André Darteville et Isabelle Ponteville, *Avenue Louise, 347. Dans les caves de la Gestapo*, Centre de recherches et d'études historiques de la Seconde Guerre mondiale, Buch, 1996.

(5) Il s'agit du colloque international « Qualification/requalification des lieux de détention, de concentration et d'extermination », coordonné par Béatrice Fleury et Jacques Walter, Centre de recherche sur les médiations (CREM), UFR Sciences humaines et Arts, Université Paul Verlaine-Metz, 8-10 novembre 2007.

(6) Secrétaire du Groupe mémoire présidé par Pieter-Paul Baeten.

(7) Christian Laporte, « Des graffitis à préserver pour l'Histoire », *La Libre Belgique*, 17 juin 2013. Voir le site internet de Mémoire d'Auschwitz pour l'ensemble des articles publiés et des interviews télévisées réalisées : <http://www.auschwitz.be/index.php?itemid=561>.

(8) Olivier Van der Wilt, Thomas Fontaine, Grzegorz Jezowski, Karola Fings.

(9) « La journée d'étude en débats. Table ronde et interpellations parlementaires », site internet de Mémoire d'Auschwitz : [http://www.auschwitz.be/images/\\_collection/gestapo\\_interpellations.pdf](http://www.auschwitz.be/images/_collection/gestapo_interpellations.pdf).

(10) Daniel Weyssow (dir.), *Les caves de la Gestapo. Reconnaissance et conservation*, Paris, Kimé, 2013.

(11) Patrice Leprince, « Traces de mémoire en péril », *Le Soir*, 10 octobre 2013.

(12) Philippe Carlot, « Bruxelles s'interroge : comment conserver l'ex-siège de la Gestapo ? », RTBF.info, 11 octobre 2013.

(13) Cédric Rosenbaum, « Avenue Louise : exproprier les propriétaires des caves de la Gestapo ? », *L'Avenir.net*, 16 octobre 2013 ; Christian Laporte, « Caves de la Gestapo : c'est toujours le statu quo ! », *La Libre Belgique*, 22 octobre 2013.

## ENTREVUE AVEC ROBERT GORDON

# Au-delà de la mémoire : l'Italie et l'Holocauste

— Dans son nouveau livre *The Holocaust in Italian Culture* (Stanford University Press), Robert Gordon (Université de Cambridge) analyse comment l'Italie d'après-guerre a fait face à ou évité de faire face à l'Holocauste<sup>1</sup>. Simona Storchi l'interroge sur les spécificités de la représentation de l'Holocauste en Italie ainsi que sur la position de l'Italie dans le champ mémoriel lié à cet événement.



**D**ans le premier chapitre, vous présentez votre livre comme un inventaire des études sur l'Holocauste en Italie. Cependant, le livre semble aussi faire office de réflexion plus générale sur les études sur l'Holocauste jusqu'à nos jours. Dans quelle mesure le cas italien pourrait-il être un canal pour une telle réflexion et quelle contribution pourrait-il offrir ?

**Robert Gordon :** J'ai commencé les recherches pour mon livre en me plongeant dans la vague d'études sur l'Holocauste qui, notamment depuis les années 1990, ont examiné la construction et la place de la mémoire de l'Holocauste dans différents pays et cultures au cours de tout l'après-guerre. Ces travaux partent d'une question centrale : comment l'Holocauste, qui est peut-être l'événement clé de l'histoire mondiale du XX<sup>e</sup> siècle, a-t-il émergé dans l'époque d'après-guerre et comment a-t-on désavoué ou fait face à cet évène-

ment cruel qui s'est déroulé à différents endroits et différents moments ? Il y a eu un véritable travail inspirateur et innovateur sur les cas de l'Allemagne et de l'État d'Israël, une quantité d'exposés venant de France et des États-Unis sur la mémoire de l'Holocauste et, de façon peut-être plus surprenante, le travail de Tony Kushner sur le rôle de l'Holocauste dans la vie intellectuelle et politique britannique d'après-guerre. Il y a aussi eu des recherches importantes sur les Pays-Bas, la Belgique, le Danemark et après 1989, une vague d'études et un mouvement de récupération à la fois savant et populaire au sein des ex-pays communistes. Dans une certaine mesure, quand j'ai commencé mon travail, l'Italie était tout simplement la pièce manquante du puzzle, un petit coin relativement ignoré dans l'histoire de l'Holocauste et les études de l'héritage mémoriel et culturel de celui-ci. Cependant, en travaillant de près sur le cas de l'Italie, de fil en aiguille je me suis rendu compte que celui-ci n'était pas uniquement une case banale à cocher dans le catalogue des études « nationales » sur l'histoire et de la mémoire de l'Holocauste, mais qu'il

avait une signification plus particulière, plus complexe et d'une réelle importance. Je suis également devenu persuadé que les études sur l'Holocauste doivent sortir du carcan des études des cas nationaux. La raison en est double : historique d'une part, méthodologique de l'autre. D'un point de vue historique, l'Italie est le berceau de l'idéologie qui a sous-tendu l'Holocauste, tout simplement parce que le fascisme et l'État totalitaire moderne ont été inventés là. Il s'agit d'une idéologie maintenue pendant deux décennies, faisant apparemment l'objet d'un large consensus. Hitler a voulu surpasser ce modèle, mais il n'était pas le seul, puisque le modèle fasciste de Mussolini a été copié non seulement par Berlin, mais également par l'Europe collaborationniste, dans ses liens de complicités ambiguës avec les génocides des années 1940.

L'Italie, paradoxalement, fait aussi figure de modèle pour les « bonnes » histoires nationales sur l'Holocauste : elle est alors présentée comme une nation ou un peuple qui a aidé à sauver ses Juifs, en bloquant le flux de déportation jusqu'en 1943 et en empêchant les actions nazies

↓  
"Largo 16 ottobre 1943": ancienne place du ghetto de Rome renommée pour commémorer les rafles et la déportation de plus de 1000 Juifs en 1943.



© Robert Gordon

autant que possible par après, cachant des voisins et même des étrangers, de manière à laisser moins de 10 000 victimes dans les statistiques de mortalité. Ceci est en partie une réalité historique et en partie un mythe tenace, qui représente les Italiens comme des citoyens décents et amoureux de la vie, en contraste avec la rigueur idéologique des Allemands, qui seraient plutôt des exécuteurs volontaires et impitoyables. La représentation de l'Holocauste italien est marquée par cette double logique : la nation comme berceau du fascisme, d'une part, et les Italiens comme exemple d'humanité, de l'autre. Ces représentations ne sont évidemment pas tout à fait correctes et ne concordent pas avec les lignes établies de l'histoire de l'Holocauste. Pour comprendre cette complexité, j'ai choisi, sur le plan méthodologique, d'étudier un certain nombre d'artéfacts culturels en tant que « symptômes » ou échos de telles tensions enchevêtrées et cachées. Chaque chapitre se focalise sur un élément différent : un laps de temps spécifique, une personne influente, certains sites qui sont de grande importance pour la mémoire

de l'Holocauste (une ville comme Rome ou un monument dans un camp), différents types de discours ou de métaphores autour de l'Holocauste, les stéréotypes et les idées reçues, des réseaux d'études italiens ou internationaux sur l'Holocauste, et ainsi de suite. En rassemblant ces divers éléments, j'ai essayé de capturer plus ou moins la forme générale de la culture de l'Holocauste en Italie.

**Je voudrais revenir sur cette « forme » italienne de l'Holocauste. Comme vous le dites, de nombreuses recherches ont été consacrées à l'héritage de l'Holocauste et à sa mémoire et sa culture dans des pays tels que l'Allemagne, la France, les États-Unis et Israël, ainsi qu'en Europe de l'Est, alors que peu de travaux d'analyse ou de synthèse ont été produits en Italie. Comment expliquer cela ?**

**Robert Gordon :** Quand j'ai commencé mes recherches, l'attention pour l'Holocauste dans l'histoire italienne contemporaine était limitée. De même, dans les études sur l'Holocauste, on prêtait peu d'attention au cas de l'Italie. Ceci paraît

étrange d'un point de vue culturel et international, compte tenu de la présence de certaines figures extraordinaires telles que Primo Levi et Giorgio Bassani, de films tels que *La vie est belle* (*La vita è bella*) ou *Pasqualino Sept beautés* (*Pasqualino Settebellezze*), qui ont gagné une place importante, et parfois controversée, dans le panorama culturel international de l'Holocauste. Cependant, en Italie même, pendant des décennies la mémoire de l'Holocauste a été endiguée et entravée par d'autres histoires locales et par des batailles politiques intenses entre factions différentes sur l'appropriation de certaines histoires : les histoires du fascisme et de la résistance anti-fasciste, les histoires concernant l'Église catholique et son principal opposant idéologique tout au long de l'époque d'après-guerre, le PCI, le parti communiste italien. Cela voulait dire que, dans le contexte italien, il était difficile de situer l'Holocauste de façon précise, et encore plus difficile d'en parler de manière cohérente ou d'adopter une position neutre ou objective. En effet, le cas italien était trop chargé et codé de façon oblique par d'autres questions. Pour des raisons similaires, il a été difficile de cerner ce problème : en ce sens, comme dans beaucoup d'autres, l'Italie a souvent été comparée aux pays de l'Europe de l'Est, où la conscience historique collective est pour ainsi dire restée gelée pendant la Guerre froide, un peu comme des icebergs submergés jusqu'en 1989.

L'Holocauste (ce que nous appelons aujourd'hui l'Holocauste) n'était pas pour autant absent de la culture italienne. Déjà en 1944, des écrivains très divers tels que l'intellectuel littéraire Giacomo Debenedetti et le fasciste non-conformiste Curzio Malaparte ont écrit des récits très forts sur les persécutions des Juifs : Debenedetti a parlé des rafles à Rome dans sa chronique incendiaire intitulée *Le 16 octobre 1943* ; Malaparte a évoqué le ghetto de Varsovie et

Suite p.6 →

(1) Nous maintiendrons ce terme dans la traduction, étant donné sa dominance dans les études anglosaxonnes.

→ Suite de la p.5

le pogrom de Iasi en Roumanie en 1941 dans *Kaputt*, un récit qui compte parmi les plus vibrants (et les plus odieux) de la littérature de guerre issue des pays de l'Axe. Ceci prouve que l'Holocauste était, dès la fin de la guerre, largement présent, évoqué, reconnu, déformé ou narré. Voilà le grand problème : l'histoire de l'Holocauste a souvent été fragmentée, tronquée et largement ignorée. Un des buts de mon livre était de réunir les fragments et de les analyser pour la première fois comme un ensemble, en voyant comment ces fragments se sont développés et comment ils ont trouvé leur forme particulière.

**En ce qui concerne la représentation et l'interprétation de l'Holocauste, à quel point l'Italie est-elle un cas particulier, avec une histoire particulière, et où se trouvent les similitudes ou les points de contact avec les autres cultures nationales ?**

**Robert Gordon :** L'Italie illustre de manière exemplaire comment les éléments nationaux et transnationaux évoluent et interagissent au sein de la culture de l'Holocauste. Dans le livre, j'attache une grande importance à des vecteurs culturels transnationaux de la mémoire et de la connaissance de l'Holocauste. Un exemple très connu est le journal intime d'Anne Frank qui a circulé dans les années 40 des Pays-Bas aux États-Unis, puis sur scène et au cinéma dans les années 1950, et dont la première publication en italien date de 1954. Ce texte a conquis les cœurs et les mémoires de plusieurs générations d'écoliers. Un exemple italien est le film de Roberto Benigni *La vita è bella*. Benigni a basé ce film sur les histoires à propos de l'emprisonnement de son père en tant que soldat italien par les Allemands, sur sa lecture de Primo Levi et d'autres, sur le travail d'écrivains imprégnés par l'histoire italienne et son contexte. Ensuite, on a fait de son film un produit Oscar hollywoodien



Bâtiment principal du camp de concentration La Risiera di San Sabba à Trieste, le seul camp italien doté d'un four crématoire.



© Robert Gordon

qui a atteint un public international dans toutes les salles de cinéma et les festivals de films. Ce type de diffusion est fondamental pour comprendre comment et pourquoi l'Holocauste est considéré comme un événement historique et culturel à l'échelle mondiale. Et dans un certain sens, cela signifie aussi qu'il existe une histoire mémorielle supranationale, avec des sensibilités et des réflexions partagées, *grosso modo*, par la plupart des nations. J'essaie d'articuler cela de manière chronologique au début de mon livre, en renvoyant à Anne Frank, Eichmann, la série télévisée *Holocaust*, *Schindler's list* et ainsi de suite. Bien sûr, chaque communauté et chaque culture a adapté cette histoire commune à sa façon, pour réarticuler, dans un vocabulaire qui lui est propre, les histoires locales et mondiales relatives à l'Holocauste. L'Italie a ses propres figures de proue dans la culture de l'Holocauste, comme Bassani, Levi et Benigni. Elle a aussi des histoires irrésolues qui lui sont particulières et elle a son propre code pour parler de l'Holocauste, ses événements et

ses lieux de mémoire. La forte présence de l'Église en Italie est l'une de ces particularités. Mon livre n'aborde pas directement les controverses sur la papauté et l'Holocauste, mais le poids de l'Église dans la politique, la culture et la communauté italiennes fait que celle-ci ne peut pas être absente de mon travail. Ainsi, je parle du film *Massacre à Rome (Rappresaglia)* de George Pan Cosmatos (1973), qui montre comment un prêtre héroïque (joué par Marcelo Mastroianni) – s'oppose à un bourreau nazi (interprété par Richard Burton) à Rome en 1944, avec en arrière-plan les catacombes chrétiennes (les *Fosse Ardeatine*), où 335 Italiens, dont 70 Juifs, ont été tués en représailles à une attaque de la Résistance. Ce film, qui relate une histoire vraie mais légèrement dramatisée, produit tout un réseau d'associations et de résonances, à propos de la ville de Rome, l'Église, les occupants nazis et les fascistes locaux, la Résistance, la Rome antique et ses chrétiens persécutés, et la souffrance des Juifs italiens, au sein de la population italienne.

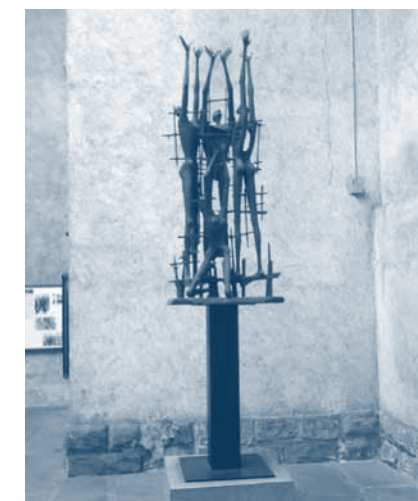
**Vous pensez que le terme de « mémoire » n'est pas toujours le terme le plus adéquat pour parler de l'Holocauste, même s'il s'est imposé dans ce domaine. Comment la perspective culturelle met-elle au défi cette notion ?**

**Robert Gordon :** Avant de faire ce livre, j'ai travaillé pendant plusieurs années sur des écrivains-survivants de l'Holocauste, et notamment sur Primo Levi. Là, j'ai trouvé un ensemble de termes, souvent métaphoriques, visant à décrire les souffrances vécues, mais qui s'étaient déjà instaurés en un vocabulaire reçu, presque obligatoire. Ces images étaient pertinentes et avaient une puissance réelle, mais elles risquaient néanmoins de s'asphyxier et, à mon avis, de devenir étouffantes. Ces termes incluaient des mots comme témoignage, traumatisme et indicible (Auschwitz serait indicible – une thèse à laquelle Jorge Semprun a riposté que les camps n'étaient pas indicibles, mais invivables). Ainsi, lorsqu'un survivant écrit sur son vécu terrible à Auschwitz, il est censé porter *témoignage*, un peu comme un ancien martyr chrétien attestant la vérité divine à travers sa souffrance, ou comme un témoin légal jurant que ce qu'il dit est bel et bien la vérité et qu'il était bien là. Mais l'écriture de ce survivant se rapporte aussi à plein d'autres choses, à d'autres actes et à d'autres actes de paroles : désigner cette personne toujours et uniquement comme un témoin, et son œuvre comme un témoignage, revient à éradiquer toutes les autres façons dont on pourrait l'écouter. La *mémoire* est un autre de ces termes qui est toujours invoqué et qui a un poids historique considérable, notamment pour ce qui est des premières années de l'après-guerre, où il y avait une mémoire individuelle et une commémoration partagée. Mais la mémoire n'est pas le seul processus par lequel la connaissance et la prise de conscience du passé prennent forme. Cette connaissance s'est répandue à partir des années 80 chez un grand nombre d'écoliers, d'adultes lettrés,

d'audiences de médias de masse et ainsi de suite, à travers des processus de transmission qui n'avaient plus qu'un lien ténu à la mémoire. Si la production culturelle autour de l'Holocauste inclut la mémoire et « les effets de la mémoire » – comment moi, né dans les années 60, je choisis de me « souvenir » de l'Holocauste – dans son sens le plus large, elle dépasse de loin les processus de mémoire. J'aurais peut-être dû appeler mon livre *Beyond memory*, « Au-delà de la mémoire ». Je cherche à utiliser des termes plus génériques que celui de « mémoire » qui peuvent englober toute la série de processus de transmission et d'assimilation. Un exemple d'un terme courant que j'adopte parfois est celui de « parler » (Holocaust talk), qui vient du travail de Peter Novick sur l'Holocauste dans la vie américaine. « Holocaust talk » est tout simplement tout ce qui se dit et ce qui s'écrit autour de l'Holocauste. Mon but était de faire ressortir les rythmes sous-jacents de tout ce bruit culturel ambiant.

**Vous parlez de la connaissance médiatisée de l'Holocauste, qui produit une information superficielle : « une forme de reconnaissance », plus qu'une connaissance approfondie de l'Holocauste, comme vous le décrivez en page 35 de votre ouvrage. Quelle est l'importance de ce flux d'information dans la compréhension et la commémoration de l'Holocauste en Italie (et hors d'Italie) ? Quel type de connaissance produit-il et quelle est sa place dans la culture contemporaine ?**

**Robert Gordon :** Ceci est un excellent exemple de ce que j'appelle aller « au-delà de la mémoire ». J'ai été frappé très tôt dans mon travail, en voyant le premier jour commémoratif de l'Holocauste en Italie, célébré en 2001 et appelé, de façon assez révélatrice, « le jour de la mémoire », comment l'observation de la commémoration était à la fois large et limitée. Des millions d'Italiens savaient ce qui se passait ; peut-être



© Robert Gordon



Projet pour le monument international à Auschwitz, Marcello Mascherini, Risiera di San Sabba, Trieste.

quelques dizaines de milliers de personnes ont participé activement à la cérémonie ! Les télévisions en ont parlé, tous les politiciens nationaux et locaux ont participé à l'événement, les journaux l'ont diffusé, des expositions ont été inaugurées, des discours ont été prononcés, et ainsi de suite. Mais cela n'a pas profondément marqué la conscience nationale : le jour de la mémoire était devenu un jour de plus dans la liste d'événements à respecter dans le calendrier officiel. Ceci était en partie, mais pas uniquement, un effet de la médiatisation. La pénétration était-elle aussi large et limitée car la commémoration était, à juste titre d'ailleurs, axée sur les écoles et l'éducation, tel que prescrit dans la loi qui a institué la journée. Il s'agissait d'une journée d'enseignement, un sujet, peut-être quelques leçons au préalable, avec un professeur d'histoire ou d'italien et peut-être une visite au musée ou un discours d'un survivant. Et par après un autre sujet, d'autres nouvelles et un autre jour. Mais ceci démontre comment la connaissance s'infiltrait et

Suite p.8 →

→ Suite de la p.7

s'étend de nos jours ; il ne s'agit pas d'une connaissance profonde, mais d'une prise de conscience forte et déterminante. C'est une présence culturelle qui fonctionne comme point de référence, au moins à partir des années 1990 mais déjà dès les années 1960 dans certains domaines et manifestations. Ce que vous appelez à juste titre le « flux d'information » est crucial pour comprendre le rôle de l'Holocauste et peut-être tout traitement collectif de l'histoire et de l'identité dans les sociétés d'éducation de masse, de communication et d'échange.

**Vous parlez de Primo Levi comme étant l'interprète principal de l'Holocauste en Italie. De quelle manière sa contribution a-t-elle su façonner la direction ou l'interprétation de l'Holocauste dans la culture italienne ?**

**Robert Gordon :** Comme je le disais, j'ai travaillé plusieurs années sur les écrits étonnamment puissants de Primo Levi. En m'embarquant sur ce grand projet historique intitulé *The Holocaust in Italian Culture*, j'étais déterminé de traiter Levi comme une voix parmi beaucoup d'autres du « Holocaust talk » à l'italienne, pour lui donner sa juste place mais sans vouloir le privilégier dans le vaste domaine que j'espérais cartographier. J'ai rapidement réalisé, toutefois, sans parti-pris, que c'était tout simplement impossible. Levi lui-même a été pendant plusieurs décennies une présence structurante dans ce domaine : tant de personnes l'ont lu et écouté, l'ont cité, ont créé des objets culturels inspirés par lui et ont filtré inconsciemment leur prise de conscience de la Shoah à travers son œuvre. Je me suis progressivement rendu compte que des phénomènes de type très divers peuvent créer et déterminer notre conscience de la Shoah : un endroit, une date ou un anniversaire, une publication, une loi, une polémique, et ainsi de suite. Certains individus peuvent eux aussi, à un



© Robert Gordon

moment donné, définir l'Holocauste pour une culture plus large. Novick a démontré comment Elie Wiesel a formé le « Holocaust talk » des États-Unis à la plus haute échelle des années 1970 aux années 1990. En Italie, Primo Levi a incarné et exprimé, de manière très différente, la conception italienne de l'Holocauste, même s'il a aussi dénoncé la réticence italienne à aborder l'Holocauste. J'ai décidé d'inclure un chapitre sur Levi pour examiner son rôle, mais sans vouloir expliquer son influence à partir des qualités de son écriture ou de sa capacité à émouvoir. Au lieu de cela, j'ai plutôt voulu montrer comment il s'est positionné au sein du débat plus large sur l'Holocauste, comment il a filtré et influencé les discours historiographiques et narratifs sur la Shoah. J'essaie de montrer comment la lecture à l'école de *Se questo è un uomo* (*Si c'est un homme*) a été cruciale pour des générations d'écoliers italiens et comment sa présence dans ce domaine de la culture italienne comme dans d'autres, est également liée à une histoire locale, et spécifiquement italienne : il s'agit de la Résistance antifasciste que Levi a rejointe – brièvement – en 1943, et des valeurs socio-libérales du « Partito d'Azione » (Parti d'Action), qui a essayé (en vain) de revendiquer l'héritage de cette branche de la Résistance dans les années 1940. Quelque part, il y a une tension intéressante ici, car ce Levi profondément italien et son rôle constitutif dans le domaine italien sont, dans une certaine

← Plaque commémorant les déportations du 8 mars 1944, gare de Florence.

mesure, incompatibles avec le Levi universaliste et transnational, adulé comme un sage en dehors de l'Italie pour ses analyses pondérées des limites et des extrêmes de la violence et de la dignité humaines.

**En tant qu'auteur anglais, dont les œuvres sur l'Holocauste ont été traduites en italien, quels sont les problèmes auxquels vous avez dû faire face lors de la traduction du mot anglais « Holocaust » ? Par exemple, un de vos livres, *Outrageous Fortune : Luck and the Holocaust*, a été traduit comme *Sfacciata fortuna. La Shoah e il caso*, tandis que le titre de votre dernier livre *The Holocaust in Italian Culture (1944-2010)* a été traduit comme *Scolpitelo nei cuori. L'olocausto nella cultura italiana (1944-2010)*. Comment le processus de traduction a-t-il été négocié et qu'est-ce que cela implique en termes d'ajustements sémantiques ?**

**Robert Gordon :** Tout d'abord, je dois dire que le problème de donner un nom est évidemment un autre obstacle vital dans le domaine culturel de la connaissance sur l'Holocauste en Italie (comme partout ailleurs). Comment faut-il appeler l'évènement terrible : Hurban, génocide, Holocauste, univers concentrationnaire, Auschwitz, « Endlösung », « the Lager », la Shoah, et ainsi de suite ? Chaque terme se heurte à des difficultés, est rejeté par certains, accepté par les autres, et à chaque fois il y a d'autres implications. En Italie, comme ailleurs, le terme « Holocauste » a tendance à dominer, surtout depuis la série télévisée américaine *Holocaust* de 1978, diffusée en Italie en 1979. Une histoire fascinante que je raconte dans le livre, cependant, est comment, depuis la fin des années 1990 jusqu'au début des années 2000, en Italie comme presque nulle part ailleurs, le mot « Holocauste » a diminué en importance, avec le mot Shoah qui lui fait de plus en plus concurrence et peut-être le dépasse. Les raisons en sont linguistiques, mais aussi culturelles et idéologiques – comment un

terme étranger, hébreu, juidique, non italien est-il devenu suffisamment puissant au début du XXI<sup>e</sup> siècle pour pouvoir redéfinir le génocide ? Cela nous dit beaucoup sur l'Italie et l'Holocauste dans le nouveau millénaire, mais aussi sur l'Italie et son sens actuel d'elle-même. Mon propre choix a été d'accepter le mot « Holocaust » quand

j'écris en anglais, tout en reconnaissant ses connotations malheureuses, mais aussi d'utiliser les autres termes avec une certaine flexibilité. De toute manière, comme je le disais précédemment, la présence culturelle de la Shoah est comme un iceberg, la substance profondément cachée sous la surface. ■

**Simona Storchi,**  
Docteur en Études italiennes,  
University of Leicester

**Robert Gordon,**  
Docteur en Études italiennes, Serena Professor  
of Italian, University of Cambridge

Traduction : Alessandro Vlerick

APPLICATION  
PÉDAGOGIQUE

## L'Holocauste « italien » en littérature et à l'écran

✓ **L'une des difficultés de l'enseignement de l'Holocauste est de faire comprendre la signification historique de cet évènement très vaste et terrible**, tout en montrant l'expérience vécue et individuelle de millions de personnes, coupées de leur domicile, de leur communauté locale, et de leur pays. L'Holocauste

est en effet un évènement stratifié, comme le montre aussi l'entretien ci-dessus. Il s'agira ici de faire explorer les tensions intéressantes entre les niveaux locaux, nationaux et universels de l'Holocauste à partir de quelques livres et films italiens.

### 1. Où et quand l'Holocauste « italien » s'est-il déroulé ?

✓ Les élèves compareront certains passages de *Si c'est un homme* (première publication en italien 1947) à des extraits de *Le Jardin des Finzi-Contini* (première publication en italien 1962) de Giorgio Bassani. Ils pourront notamment se référer à la préface et aux trois premiers chapitres de Primo Levi et au prologue ainsi qu'aux premiers chapitres de la première et de la deuxième partie de Giorgio Bassani. Hormis quelques paragraphes dans le premier chapitre, l'œuvre de Levi est située presque entièrement dans l'univers concentrationnaire, et notamment à Auschwitz-III (Monowitz), où il a été interné de février 1944 à janvier 1945. À l'exception du prologue, le roman autobiographique de Bassani se déroule presque entièrement à Ferrara, une ville dans le centre de l'Italie, juste avant la guerre, à l'époque où le régime fasciste introduisit les lois raciales antisé-

mites, à partir de 1938. Malgré ces différences, les deux œuvres sont des exemples puissants de la « littérature de la Shoah ».

#### DISCUSSION

✓ Les deux livres se situent à des endroits et à des moments très différents. Est-ce que cette différence a un impact sur notre façon de lire les œuvres et sur ce que celles-ci nous racontent sur l'Holocauste en général et sur l'implication de l'Italie dans l'Holocauste en particulier ? Est-ce que Levi nous apprend quelque chose sur la spécificité italienne de l'Holocauste ? Est-ce que Bassani nous apprend quelque chose sur l'histoire universelle de l'Holocauste, au-delà de l'histoire locale de Ferrara ? Dans les deux cas, qu'est-ce qu'on apprend sur le sort des Italiens juifs et non-juifs dans les années 1930 et 1940 et sur la façon dont leurs histoires se recoupent avec l'histoire plus large de ce que nous appelons l'Holocauste ?

#### ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

✓ Les deux livres montrent que, pour les Juifs italiens, le début de l'Holocauste ne se situe pas en 1943 au moment des déportations, mais en 1938, lorsque débute la persécution des Juifs par l'État italien. La suppression des droits des Juifs en 1938 a mené aux déportations de 1943-45.

✓ Bassani nous annonce dès le début de son roman que la famille des Finzi-Contini finira par mourir dans les camps. Levi décrit le camp de Fossoli et le voyage en train vers Auschwitz afin d'évoquer cette fragile communauté italienne avant sa destruction.

✓ Bassani nous livre une image détaillée de la communauté juive de Ferrara, mais il utilise ce microcosme pour nous raconter une histoire humaine, notamment sur la façon dont les jeunes et les vieux, les classes supérieures et les classes moyennes, les familles et les amis, les hommes et les

Suite p.10 →

→ Suite de la p.9

femmes réagissent face à la souffrance et à la persécution. Levi, de son côté, raconte beaucoup de rencontres individuelles faites à l'intérieur des camps et nous montre les différentes réactions humaines, physiques aussi bien que morales. Voir notamment dans le troisième chapitre sa rencontre avec Steinlauf, un héros qui résiste aux traitements dégradants des nazis mais en même temps un homme rigide, dont Levi dit qu'il ne lui plaît pas. Les élèves pourront s'interroger sur les raisons de cette affirmation.

✓ Bassani représente la ville de Ferrara comme un endroit réel, avec des rues, des places, des maisons et des jardins : analysez comment cette représentation est réalisée par l'auteur. Auschwitz, par contre, est différent du reste du monde et Levi nous montre comment l'arrivée à Auschwitz signifie aussi la séparation du monde humain, laquelle fait perdre toute idée de temps, de lieu, de nationalité italienne ou autre : analysez comment cette représentation est réalisée par l'auteur.

✓ **Développement ultérieur :** comme Bassani, Primo Levi a aussi décrit ses expériences en tant qu'étudiant juif appartenant à la classe moyenne face à l'antisémitisme du régime fasciste, notamment dans les premiers chapitres de son livre autobiographique *Le Système périodique* (première publication en italien 1975), qui est situé à Turin. **Discussion :** comparez les représentations du fascisme, de l'antisémitisme et des communautés de Ferrara et Turin dans les œuvres de Bassani et de Levi.

## 2. Amour, famille et communauté

✓ Beaucoup d'œuvres littéraires, y compris dans la littérature de l'Holocauste, sont centrées sur les drames personnels et les mélodrames de couples amoureux, de familles et de communautés. Sou-

vent, ceux-ci sont mis en rapport avec le contexte historique plus large. Voici trois exemples de films italiens majeurs évoquant de fortes émotions personnelles et des liens d'amour, de famille et de communauté : *Le Jardin des Finzi-Contini* de Vittorio de Sica (d'après le roman de Bassani), *La Vie est belle* de Roberto Benigni et *La Fenêtre d'en face* de Ferzan Ozpetek.

### DISCUSSION

✓ Explorez le fonctionnement des rapports humains au niveau du couple, de la famille et de la communauté dans l'un ou dans plusieurs de ces films. Comment les relations personnelles, les conflits et les émotions de ces œuvres nous parlent-ils du contexte plus large de l'Holocauste ? Comment ces drames sont-ils ancrés dans un lieu particulier comme Ferrara (*Le Jardin des Finzi-Contini*), Arezzo (*La Vie est belle*) ou Rome (*La Fenêtre d'en face*) ou l'Italie en général ?

### ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

✓ Les élèves identifieront d'abord les rapports humains au centre de chaque film, en analysant comment cette histoire est racontée et quelles sont les émotions suscitées auprès du spectateur : il s'agira d'étudier Giorgio et la famille des Finzi-Contini, en particulier Micol, dans le film de De Sica ; Guido, Dora et Giosue' (mais aussi l'oncle) dans Benigni ; et Giovanna et Simone (aussi bien que Lorenzo) dans Ozpetek. Ensuite la question sera de savoir comment l'Holocauste filtre à travers ces émotions et si l'Holocauste rend ces histoires humaines simplement plus fortes ou si les relations nous donnent une meilleure compréhension de l'Holocauste (ou les deux).

✓ Les élèves peuvent aussi sélectionner des images de lieu dans chaque film (Ferrara, Arezzo ou Rome) et analyser comment la façon de montrer ces settings italiens – avant, pendant ou après

### À LIRE

– Joshua Zimmerman (éd.), *Jews in Italy Under Fascist and Nazi Rule, 1922–1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

l'Holocauste, en tant qu'éléments d'histoire, d'imagination ou de mémoire – se rapporte à ce qui est montré ou suggéré par rapport l'Holocauste lui-même. Seul l'un des films nous montre un camp, mais de façon très peu réaliste. Pourquoi ? Et pourquoi éviter de représenter les camps de concentration de manière plus directe ?

## 3. Après Auschwitz

✓ Qu'est-ce qui reste de l'expérience et de la mémoire d'Auschwitz et de sa géographie à l'ère de la mémoire ? En 2005, 60 ans après la libération d'Auschwitz, le réalisateur italien Davide Ferrario a refait le voyage d'Auschwitz à Turin effectué par Primo Levi en 1945 après sa libération. Il a fait un film documentaire de ce voyage, *Le voyage de Primo Levi*. On peut regarder ce film ou réfléchir sur la question de savoir comment se présente l'Europe de 2005 et comment elle se rapporte à l'Europe de 1945. Comment l'Europe actuelle a-t-elle été formée par l'histoire de l'Holocauste, ainsi que par la Guerre froide et d'autres éléments d'histoire ? L'Holocauste n'est-il qu'une relique d'un passé qui s'efface graduellement ou constitue-t-il un élément central de notre identité en tant qu'Européens aujourd'hui ?

### ÉLÉMENTS DE RÉPONSE

✓ Pour un développement approfondi de ces questions, voir l'excellent épilogue d'*Après-guerre : Une histoire de l'Europe depuis 1945* de Tony Judt (Paris, Armand Colin, 2007). ■

**Robert Gordon,**

Docteur en Études italiennes, Serena Professor of Italian, University of Cambridge

Traduction : Fransiska Louwagie

→ Des touristes se rassemblent à l'extérieur de la loge du site de mémoire de Dachau.

© Matt Keyworth

# Le camp de concentration comme lieu de « tourisme noir »

— Pourquoi visiter les anciens camps de concentration et d'extermination nazis ? Sarah Hodgkinson examine le concept de « tourisme noir » ainsi que ses liens potentiels avec la notion de « tourisme de la Shoah ». Elle montre qu'afin d'assurer un usage plus critique de ces termes, une analyse des motivations des visiteurs s'impose.

**D**ès les premières années après la fin de la Seconde Guerre mondiale, une demande émergea de la part des survivants, des parents des victimes et du public intéressé, de pouvoir se rendre sur les lieux où les atrocités nazies avaient été commises<sup>1</sup>. Certains camps ont été ouverts au public à peine quelques années après leur libération. Auschwitz a été ouvert en tant que lieu de

commémoration dès 1947, ce qui a d'ailleurs fait l'objet d'une importante controverse, avec notamment, en 1948, des appels à la destruction totale du site<sup>2</sup>. D'autres sites n'ont été rendus accessibles au public qu'après plusieurs décennies, ayant été utilisés à d'autres fins. Ainsi, le camp de Dachau a d'abord servi de prison pour les SS en attente des procès de Dachau, et est ensuite devenu un camp pour réfugiés, géré par le

gouvernement bavarois, avant qu'il ne soit ouvert au public comme site de commémoration en 1965. Sachsenhausen a été utilisé comme « camp spécial NKVD » par l'URSS jusqu'en 1950. À partir de 1961, une partie du site a été convertie en mémorial : celui-ci était centré sur la « résistance contre le fascisme » jusqu'à la fin de la République démocratique allemande en 1990. Le site a été rouvert au public sous sa forme actuelle en 1993.

Suite p.12 →

(1) Dans un souci de simplification, j'utiliserai le terme plus général « camp de concentration » pour débattre de tous les types d'anciens camps nazis. J'admetts que ce dernier est cependant un terme qui peut prêter à confusion étant donné la variété de camps et leurs utilisations différentes (et changeantes) au sein du système général pendant cette période.

(2) Tim Benton, « Heritage and regime change », Tim Benton (éd.) *Understanding heritage and memory*, Manchester, Manchester University Press, 2010.

↓  
Un visiteur au camp de Dachau prenant une photo du portail d'entrée Arbeit macht frei.



© Matt Keyworth

→ Suite de la p.11

L'accès public à ces lieux a partagé les opinions au fil des années. Si la nécessité de conserver certains sites afin d'honorer la mémoire des millions de morts sous le régime nazi, est reconnue, les questions de savoir quels sites il convient d'adopter, et comment et qui honorer, sont restées très contentieuses. Cela n'empêche que les anciens camps sont devenus des sites importants en termes de mémoire et d'éducation historique. Il existe peu de recherches ayant exploré les motivations de ceux qui visitent les sites d'anciens camps de concentration, mais les statistiques révèlent une augmentation de l'intérêt pour les sites commémoratifs de la Shoah et pour les musées en général. En 2012, plus d'1,4 millions de personnes ont visité Auschwitz<sup>3</sup>, alors que Dachau<sup>4</sup> (qui est le camp le plus visité en Allemagne) compte plus de 800 000 visiteurs par an.

Dans mes recherches actuelles, j'explore le rapport de la notion de « tourisme noir » (*dark tourism*) aux visites des anciens camps de concentration et d'extermination, un phénomène qu'on désigne parfois comme « tourisme de la Shoah »<sup>5</sup>, en m'intéressant notamment aux motivations des visiteurs et à leurs expériences.

### Le « tourisme noir » et le tourisme de la Shoah

L'expression de « tourisme noir » a été avancée en 2000 par John Lennon et Malcolm Foley pour décrire l'intérêt croissant des touristes pour les sites d'extermination et de désastre<sup>6</sup>. Plusieurs autres expressions ont été proposées pour désigner ces marchés touristiques « alternatifs » dont la popularité a fortement augmenté au cours des deux dernières décennies. Cependant, c'est le terme de « tourisme noir » qui s'est emparé de l'imaginaire et de l'attention du public et qui s'est donc également transmis de la sphère académique à la conscience

publique. Philip Stone définit le « tourisme noir » comme « l'acte de se rendre sur des sites associés à la mort, à la souffrance et à ce qui semble macabre »<sup>7</sup>. Le terme se rapporte notamment aux visites de champs de batailles, de sites d'assassinats, de sites de désastres, de sites d'anciennes prisons et d'anciens asiles et de sites génocidaires. Stone a établi une typologie listant les différentes catégories de sites concernés ainsi

que les finalités de ceux-ci, allant des sites orientés davantage vers le divertissement à ceux à but plus sérieux et éducatif<sup>8</sup>. D'après sa typologie, les camps d'extermination représentent à la fois la catégorie la plus « authentique » et la plus « noire » des sites<sup>9</sup>.

Comme ce type de définition générale du tourisme noir ne prend pas en compte les motivations des visiteurs, toute visite est considérée comme une forme de « tourisme noir ». S'il est vrai que certaines personnes recherchent en particulier les sites de mort et de souffrance pendant leurs voyages, pour un grand nombre de visiteurs qui visitent ces sites, les motivations peuvent être plus complexes et moins touristiques. Ceci se reflète dans l'utilisation plus restreinte du terme par Lennon et Foley, d'après laquelle seuls les visiteurs dont les motivations sont considérées comme superficielles, relèveraient du « tourisme noir ». « Ceux qui visitent par hasard, ou en raison de l'itinéraire d'un voyage organisé, ou simplement ceux qui sont curieux et qui se trouvent dans les environs à un moment donné, sont, pour nous, la base du tourisme noir »<sup>10</sup> – une définition qui exclut entre autres les amis et les parents des victimes. La notion de « tourisme noir » peut,

pour cette raison, être problématique d'un point de vue conceptuel. À cela s'ajoute que les motivations des supposés touristes noirs n'ont pas été étudiées en profondeur. La recherche en matière d'expérience et de motivations des visiteurs est particulièrement rare en ce qui concerne les visiteurs de sites d'extermination, et notamment dans le cas de sujets fort sensibles comme la Shoah<sup>11</sup>.

L'utilisation même du terme « tourisme de la Shoah » peut être perçue comme controversée et inappropriée puisque (comme dans le cas de la notion du « tourisme noir » en général) l'on peut y lire des motivations superficielles et de loisir, supposant que les visites sont inspirées par le voyeurisme, la curiosité et même par le plaisir. Et il existe, certes, une industrie du tourisme autour de ces sites. Même si les sites se positionnent dans un cadre pédagogique, en raison de leur importance historique même, ils tendent aussi à s'inscrire dans un parcours touristique, ce qui a un impact inévitable sur le site mémoriel même et sur les villes avoisinantes. Ce constat soulève un nombre de questions éthiques, concernant notamment la façon dont les sites, en tant que lieux historiques et commémoratifs, pourraient être dénaturés par la demande touristique.

Tim Cole évoque le dilemme moral qu'il ressent lors de sa visite à Auschwitz comme suit : « Nous étions des touristes de culpabilité et de vertu : une culpabilité dans un sens presque pornographique d'attente du voyeurisme à venir. Cependant, une culpabilité tempérée par ce sens de vertu provoqué par le choix de visiter cet endroit »<sup>12</sup>. Il exprime aussi la crainte que le site perde son authenticité en raison de la nécessité de pourvoir aux besoins du public, appelant Auschwitz 1 « Auschwitzland ». Keil et Dalton, de leur côté, ont tous deux décrit le contraste entre le site très structuré et reconstruit d'Auschwitz I et celui d'Auschwitz II-Birkenau, moins reconstruit et où les touristes peuvent

**Même si les sites se positionnent dans un cadre pédagogique, en raison de leur importance historique même, ils tendent aussi à s'inscrire dans un parcours touristique, ce qui a un impact inévitable sur le site mémoriel même et sur les villes avoisinantes.**

s'abandonner à leurs promenades afin d'arriver à leurs propres interprétations<sup>13</sup>. Évidemment, cette question ne s'applique pas seulement au site d'Auschwitz. Il est en effet difficile de trouver un équilibre optimal entre la préservation et la reconstruction, entre le besoin de rendre l'histoire accessible et le risque de simplification.

### Commémoration, éducation et tourisme

De manière générale, nous constatons que les sites sont d'accord sur le fait que les visiteurs relèvent de trois grandes catégories (qui peuvent se recouper entre elles). **D'abord, il y a ceux qui visitent à des fins commémoratives** – les amis, parents et descendants des victimes. Pour eux, l'expérience et les motivations de la visite sont équivalentes à un « pèlerinage moderne »<sup>14</sup>. De façon plus générale, ce cas de figure peut aussi s'appliquer à ceux qui, de façon moins personnelle, mais plutôt sur le plan collectif, sont affiliés à un groupe spécifique de victimes – entre autres par des liens de type national ou religieux<sup>15</sup>. On peut également inclure dans ce groupe les survivants eux-mêmes qui font retour sur

leur propre séjour dans le camp et viennent pour partager leurs expériences. À Dachau par exemple, on travaille de près avec les survivants et les familles des victimes, organisant des événements spéciaux et des séminaires avec la participation des survivants, sur place ou dans des écoles. D'après les informations fournies par les sites, cependant, les survivants et familles des victimes représentent seulement une petite partie du total des visiteurs. C'est ce que confirme aussi Marcuse, d'après qui le nombre de visiteurs ayant une connexion personnelle à la Shoah diminue au fil du temps<sup>16</sup>.

Suite p.14 →

(3) Mémorial d'Auschwitz et site web du musée [www.auschwitz.org](http://www.auschwitz.org).

(4) Chiffre issu d'une réunion avec le département d'éducation du mémorial de Dachau le 28 Mai 2013. Ce dernier représente une augmentation significative par rapport au chiffre de 618 000 d'une enquête officielle en 2007 (IQ-Projektgesellschaft und Universität Regensburg, *Empirische Analyse der Besucher der KZ- Gedenkstätte Dachau*, Regensburg, University of Regensburg, 2007).

(5) John Beech, « Genocide tourism », Richard Sharpley, Philip R. Stone (éds.), *The darker side of travel. The theory and practice of dark tourism*, Bristol, Channel View Publications, 2009, p. 207-223.

(6) John Lennon, Malcolm Foley, *Dark tourism: The attraction of death and disaster*, Andover, Cengage Learning, 2000.

(7) Philip Stone, « A dark tourism spectrum: Towards a typology of death and macabre related tourist sites, attractions and exhibitions », *Tourism*, 54 : 2, 2006, p. 146 ; notre traduction.

(8) *Idem*.

(9) *Ibid.*, p.151.

(10) Lennon – Foley, *op. cit.*, p. 23.

(11) John Beech, « Genocide tourism », Richard Sharpley, Philip R. Stone (Eds.), *The darker side of travel: The theory and practice of dark tourism*, Bristol, Channel View Publications, 2009, p. 207-223.

(12) Tim Cole, *Selling the Holocaust: From Auschwitz to Schindler – how history is bought, packaged and sold*, New York, Routledge, 2000, p. 98.

(13) Chris Keil, « Sightseeing in the mansions of the dead », *Social and Cultural Geography*, 6 : 4, 2005, p. 479-494; Derek Dalton, « Encountering Auschwitz: A personal rumination on the possibilities and limitations of witnessing/remembering trauma in memorial space », *Law Text Culture*, 13, 2009, p. 187-225.

(14) Chris Keil, *op. cit.* La visite du camp de concentration comme « pèlerinage » a cependant été critiquée dans Chris Keil et d'autres œuvres. Bien que certaines personnes puissent s'attendre à certaines formes de « soudaine révélation spirituelle » ou de compréhension plus profonde de la nature humaine, on pourrait le voir comme une autre façon par laquelle on tente de trouver un sens positif aux atrocités ou de chercher un récit rédempteur de la Shoah.

(15) Voir James E. Young et sa discussion des tours juifs à des sites en Pologne (*Holocaust memorials in history*, New York, Prestel-Verlag, 1994). Dachau, qui n'est pas un camp d'extermination et qui fut avant tout mis en place pour des prisonniers politiques plutôt que pour des déportés juifs, est également en phase de recevoir des visites similaires puisque un nombre croissant de Juifs ont fini par y être envoyés vers la fin de la guerre. Il est également probable qu'il inclura plus de pèlerinages « nationaux » puisqu'autant de nationalités que de prisonniers politiques y ont été enterrés.

(16) Harold Marcuse, « Reshaping Dachau for visitors: 1933-2000 », G. Ashworth, R. Hartmann (éds.), *Horror and Human Tragedy Revisited: The management of sites of atrocities for tourism*, New York, Cognizant Communication Corporation, 2005, p. 118-148.

↓  
Des touristes errant sur les terres de Dachau.



© Matt Keyworth

→ Suite de la p.13

**Le second groupe de visiteurs sont ceux qui viennent dans le cadre d'une visite éducative**, tels les enfants scolarisés en visite organisée. Cette catégorie représente sans aucun doute un grand pourcentage des visiteurs des anciens camps de concentration. Les sites commémoratifs perçoivent l'éducation historique comme une partie indispensable de leur rôle : afin de tirer des leçons des atrocités, il convient d'éduquer les générations futures autour de ces moments sombres de l'histoire. Ainsi, la visite d'un ancien camp de concentration figure au programme scolaire national allemand. Dachau est le camp le plus visité par les écoles allemandes<sup>17</sup>. D'après une

enquête réalisée en 2007, 32 % des visiteurs du site étaient des enfants en voyage scolaire<sup>18</sup>. Outre les écoles, les visites éducatives comprennent aussi des voyages pour adultes, organisés par des associations historiques et autres.

**Pour le dernier groupe, la visite a un caractère plus occasionnel.** Ces visiteurs n'ont généralement pas de lien personnel à la Shoah ni au camp lui-même. Pour certains, la visite s'intègre dans un tour de sites liés à la Seconde Guerre mondiale, à l'époque nazie ou à la Shoah, certaines agences de voyage américaines proposant ce type de voyages thématiques en Europe. Il peut s'agir également de touristes en vacances dans la région, qui font une excursion sur le site, par intérêt ou même

par sens du devoir<sup>19</sup>. Dans le cas de Dachau, ce dernier groupe est le plus important. Le Département d'Éducation du site commémoratif de Dachau considère en effet que la majorité des visiteurs sont des touristes

(17) Ceci peut sembler surprenant dans la mesure où Dachau n'était pas l'un des camps les plus meurtriers – la mortalité était bien plus grande dans d'autres camps en Allemagne et en Autriche occupée. Certains facteurs contribuent cependant à expliquer sa célébrité, notamment la focalisation des médias sur sa libération, son rôle ultérieur dans les procès des criminels de guerre SS, son succès et sa popularité en tant que site mémoriel, ainsi que sa situation proche de Munich, une destination touristique en elle-même.

(18) Le site mémorial de Dachau a récemment mené une autre enquête autour du nombre de visiteurs et des types de visiteurs, dont les résultats seront disponibles fin 2013.

(19) Voir sur le sujet, par exemple, Chris Keil, *op. cit.*

**Les services d'administration et de gestion des anciens camps de concentration devront nécessairement prendre en considération les différents types de visiteurs et affronter leur rôle changeant.**

en visite à Munich, qui passent par le camp en raison de sa proximité et de son accès facile. Le profil de ces visiteurs correspond à la définition du « tourisme noir » telle que nous l'avons évoquée plus haut, mais ici encore, nous avons peu d'informations sur les motivations spécifiques de ce groupe. Il est d'ailleurs probable qu'il existe des recoupements entre les différentes catégories de visiteurs et leurs motivations (commémoration, éducation et tourisme). En tout cas, avec le temps, la nature du tourisme associé aux sites nazis évolue. Presque 70 ans après la libération des camps, peu de survivants demeurent. Bien que la commémoration continue d'être importante, même celle-ci se focalise de moins en moins sur les victimes, et les visiteurs avec un lien familial finiront par se faire rares. Les expressions « tourisme noir » et « tourisme de la Shoah » peuvent dans ce cas être problématiques – elles semblent insinuer des motivations superficielles ou sinistres parmi ceux qui n'ont pas de connexion personnelle au site. Or, même les visiteurs-touristes peuvent avoir des motivations multiples et complexes pour visiter et souhaiter en savoir plus sur l'histoire, le contexte et la signification du site.

Quelles que soient les motivations exactes des visiteurs, il est désormais clair qu'il existe un marché touristique pour les

sites tels que Dachau, et le site a été modifié pour accueillir un nombre de visiteurs plus élevé et répondre à l'intérêt touristique croissant. Ainsi, un nouvel office du tourisme incluant une cafétéria et une librairie ont été inaugurés en 2009. Des tours organisés en groupes sont disponibles depuis Munich ou sur place, avec des guides approuvés et contrôlés par le site.

En rendant le site plus accessible aux touristes, le message historique des camps risque néanmoins d'être dilué ou simplifié et l'authenticité des sites peut être compromise par le besoin de reconstruire certaines structures du camp ou de moderniser d'autres parties du site afin de pouvoir « accueillir » les touristes. Il peut aussi être difficile de satisfaire les besoins divergents des catégories de visiteurs respectives. Beech évoque notamment les récits dissonants qui émergent des tentatives d'équilibrer les demandes de ceux dont les motivations sont plus personnelles avec celles de ceux qui visitent avec un désir d'apprendre ou même par curiosité<sup>20</sup>. Ainsi, le fait d'avoir de grands groupes de touristes sur place en même temps peut nuire à la possibilité de réflexion et de commémoration. Certains des bâtiments sont parfois surpeuplés et les visiteurs font la queue pour prendre des photos de certains endroits spécifiques du site tels que le portail d'entrée, les chambres à gaz et le crématorium.

Néanmoins, les services d'administration et de gestion des anciens camps de concentration devront nécessairement prendre en considération les différents types de visiteurs et affronter leur rôle changeant<sup>21</sup>. Des recherches plus approfondies sur les motivations et les attentes des visiteurs pourront contribuer à analyser la perception et les fonctions actuelles des sites. L'un des outils de recherche utilisés est un questionnaire en ligne, qui focalise sur l'expérience des visiteurs des anciens camps de concentration et d'extermination nazis<sup>22</sup>. Mais les enquêtes sur le terrain

sont difficiles en raison du caractère souvent personnel et émotionnel des visites. Même pour les visiteurs qui n'ont pas de lien personnel avec le site ou avec les événements, la confrontation avec l'horreur de la cruauté humaine peut être douloureuse et bouleversante. La recherche dans ce domaine est dès lors délicate et sujette à des sensibilités complexes. ■

**Sarah Hodgkinson,**  
Docteur en Psychologie, University of Leicester  
Traduction : Ariane Richards

Une version étendue de cet article a été publiée dans la revue *Témoigner: Entre Histoire et Mémoire* (n° 116, p. 22-32) au sein d'un dossier thématique intitulé "Voyages mémoriels" (coordination : Frédéric Crahay). Pour le sommaire et les résumés de ce numéro, voir <http://www.auschwitz.be/index.php/fr/revue-temoigner-entre-histoire-et-memoire>

**ENQUÊTE EN LIGNE**  
Pour participer à l'enquête en ligne sur les motivations et les expériences des visiteurs des anciens camps de concentration et d'extermination :  
[www.le.ac.uk/extremes-human-cruelty/online-survey](http://www.le.ac.uk/extremes-human-cruelty/online-survey)

(20) John Beech, « The enigma of Holocaust sites as tourist attractions: The case of Buchenwald », *Managing Leisure* 5 : 1, 2000, p. 29-41.

(21) Teresa Leopold, Brent Ritchie, « Former concentration camps in Germany: Memorials or tourist attractions? », Ritchie, B.W. (éd.), *Managing Educational Tourism*, Toronto, Channel View Publications, 2003.

(22) Voir [www.le.ac.uk/extremes-human-cruelty/online-survey](http://www.le.ac.uk/extremes-human-cruelty/online-survey).



## Quel retour sur les sites mémoriels ?

✓ **Le concept du « tourisme de la Shoah » et le fait que les anciens camps de concentration pouvaient inévitablement aux besoins du marché touristique sont des réalités controversées.** Alors que le nombre de survivants de la Shoah diminue, les spécialistes mettent en avant le fait que les sites mémoriels deviendront de plus en plus des sites d'intérêt touristique et des lieux d'instruction plutôt que des lieux de pèlerinage et de commémoration.

En 2005, le cinéaste Rex Bloomstein sort le film *KZ*<sup>1</sup>, un documentaire explorant le site mémoriel du camp de Mauthausen du point de vue des résidents (contemporains et d'époque), des guides, et (de façon plus significative) des touristes du site. Ici nous présenterons quelques citations extraites du documentaire principal et de la version pédagogique de 2006<sup>2</sup>.

### 1. L'importance de la Shoah pour les générations ultérieures

✓ Les citations de *KZ* (2006) ci-dessous représentent les perceptions des résidents de la ville de Melk pendant la Seconde Guerre mondiale, d'un survivant de Mauthausen et d'un résident actuel de la ville de Mauthausen. Au départ de ces citations, invitez les étudiants à partager leurs opinions sur la pertinence ou non de l'étude de la Shoah de nos jours.

#### MISE EN SITUATION DES ÉLÈVES

→ **Répartissez** les élèves en deux groupes.

→ **Invitez** le premier groupe à trouver des arguments en faveur d'un enseignement obligatoire de la Shoah à l'école et le deuxième des arguments opposés à la systématisation de cet enseignement.

→ **Demandez** à chacun des groupes d'exposer leurs arguments en les inscrivant au tableau sous forme de memo.

→ **Proposez** un débat à partir des arguments apportés par l'un et l'autre groupe.

→ **Invitez** ensuite le groupe à élaborer une synthèse de la discussion en proposant par exemple une série de recommandations au ministre en charge de l'enseignement.

« Il est difficile pour un Autrichien ou un Allemand de dire ceci. Parfois, on devrait laisser ce sujet tranquille. C'est un problème de vivre avec une culpabilité éternelle dont on a hérité. C'était la génération de nos pères. Mon père a combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. C'était sa génération, pas la nôtre. Toujours ramener ceci sur le tapis renforce les préjugés contre les Autrichiens et les Allemands. Cela me met en colère d'une certaine façon. La vie doit continuer ici comme à Auschwitz ou à Dachau. »

**Michael**  
(résident actuel de Mauthausen)

« Aujourd'hui, à Melk, on n'en parle plus. Elle a disparu. Les jeunes n'en savent rien du tout. J'ai 73 ans et je l'ai vue de mes propres yeux, mais pour les gens de nos jours, à moins de leur rappeler, ils l'ont oubliée. »

**Burkhard Ellegast**  
(ancien abbé de Melk)

« Le signe le plus encourageant pour moi lors de cette visite à Mauthausen est de voir ces groupes de jeunes qui viennent voir ce qui s'est passé pendant la guerre dans ce lieu horrible. Ils doivent se rendre compte et ils apprendront pendant leur voyage ce que signifie vivre sous une dictature, de quelque couleur qu'elle soit, quelle qu'elle soit, parce qu'elle cause les pires désastres au monde. Ils prendront conscience de ce que signifie la civilisation. Je l'espère. »

**Premysl Dobias**  
( survivant de Mauthausen)

(1) Basé sur le mot allemand pour « camp de concentration ».

(2) Rex Bloomstein, *KZ*, UK, 2005. Version éducative : *KZ – Remembering Evil: Questions and Responses*, UK (Shooting People Films Ltd), 2006. Les références utilisées pour ces deux versions sont *KZ* (2005) et *KZ* (2006).

### 2. La visite des sites

✓ Films, documentaires, livres, témoignages : de nombreux moyens existent pour tenter de faire comprendre ce que fut la Shoah. Les voyages sur les lieux de mémoire sont une des façons d'aborder cette période de l'histoire. Pourtant, ces

« *Garçon 1* : C'est pas la même chose que dans les livres.  
*Garçon 2* : Et on n'y croirait pas juste en l'entendant. On a besoin d'y amener les gens pour voir comment ça marchait vraiment et comment c'était. Et on comprend...  
*Garçon 3* : On peut regarder assez loin en arrière mais c'est seulement quand on voit quelque chose.  
*Fille* : En fait, je ne pouvais plus supporter la pression d'en entendre parler, donc je me suis évanouie. C'était trop, donc je me suis juste évanouie. Connaître tellement de souffrance. Ils n'avaient pas de nourriture, rien... Je ne pouvais pas l'imaginer. »

**Adolescents après une visite guidée de Mauthausen**

voyages peuvent être controversés. Analysez les expériences des visiteurs et ce qu'ils sentent avoir tiré de leur visite à partir des citations de *KZ* (2006) ci-dessous. Ensuite, en parcourant les sites internet des lieux de mémoire que sont Dachau et Mauthausen, relevez les différents publics qui s'y rendent :

→ <http://www.kz-gedenkstaette-dachau.de/informations-visiteurs.html>

→ <http://www.mauthausen-memorial.at/int/fr/>

Les sites donnent-ils des éléments, des conseils suffisants pour préparer une visite? Demandez aux élèves de proposer des démarches pour se préparer au voyage.

« Donc on est venu ici voir ce que ce vieux Hitler faisait avec les Juifs. C'est vraiment bien d'être là. C'est une très grande forteresse si je peux me permettre. Un camp, un camp de concentration. Et il est en très bon état. J'ai vraiment apprécié d'être là. Je voudrais vraiment aller à Auschwitz, qui est d'après ce que je sais, le plus grand camp. Et je vais vraiment, dans un avenir proche, visiter les autres camps aussi. »

**Un visiteur autrichien**

« J'en savais pas mal dessus, comme ce qui s'est passé là. Mais quand on voit le site même – il existe vraiment, pas juste à la télévision. C'est vraiment accablant que des événements aussi terribles puissent se passer réellement. »

**Jeune visiteuse de Mauthausen**

« *Interviewer* :

Pourquoi êtes-vous venus ici aujourd'hui ?

*Visiteur* : On cherchait quelque chose à faire un dimanche. Mauthausen nous est venu à l'esprit quand mes parents sont venus le weekend dernier... Seulement par intérêt.

*Interviewer* : Pouvez-vous le comprendre ?

*Visiteur* : Pas vraiment.

*Interviewer* : Est-ce pertinent à l'heure actuelle ?

*Visiteur* : Non, ça fait seulement partie de l'histoire. »

**Interviewer parlant à un couple en train de prendre le soleil et de pique-niquer sur les terres du site commémoratif de Mauthausen**

### 3. L'impact des visites sur les sites

#### MISE EN SITUATION DES ÉLÈVES

✓ Vous êtes l'équipe pédagogique du site de Mauthausen. Les guides vous rapportent régulièrement des comportements inadéquats de groupes ou de personnes individuelles sur les lieux (voir

témoignages et exemples page suivante). Rédigez un règlement d'ordre intérieur qui précise les comportements et les attitudes que l'équipe attend des visiteurs. Argumentez votre règlement de façon à ce que celui-ci paraisse naturel aux visiteurs.

✓ **Exemples de comportements de visiteurs des sites :**

→ En dépit des restrictions ne permet-

tant pas l'accès aux enfants de moins de 14 ans, on amène des enfants de tous âges aux sites.

→ Les visiteurs faisant la queue pour photographier les lieux marquants et qui essayent de toucher les pommeaux de douche dans les chambres à gaz des sites.

→ Des adolescents qui courent, crient

Suite p.18 →



← Couple prenant des photos à côté de l'un des fours crématoires à Mauthausen. (Image tirée de KZ (2005) avec la permission du réalisateur Rex Bloomstein)

→ Suite de la p.17

et rient ensemble et qui s'assoient sur les pierres tombales des charniers ou que l'on voit lancer les cailloux et les bougies qui ont été posés en hommage auprès de la statue commémorative.

→ Des librairies sur place qui vendent des cartes postales du site.

## Conclusion

✓ Le but de ces discussions est de réfléchir à l'éthique et aux sensibilités du souvenir de la Shoah. D'autres aspects qui peuvent intéresser sont les intérêts potentiellement en compétition des touristes, des survivants, de leurs familles et des ancêtres des victimes, des jeunes visiteurs qui peuvent être en visite scolaire obligatoire, des résidents locaux et des commerces. Tous ont sans doute des motivations différentes en ce qui concerne la préservation, la présentation et la commercialisation de ces sites. Les discussions pourraient bien conclure que même s'il y a des « effets secondaires » inévitables d'ouvrir ces sites au public, popularité et commercialisation croissantes incluses, l'importance du souvenir, de la commémoration et de l'éducation autour de ces atrocités a tendance à peser plus que les désavantages causés. ■

« *Guide* : Une chose : les pommeaux de douche. Il n'en reste plus. Lorsque j'ai commencé à travailler ici, il y en avait quatorze sur seize. Au fil des années, un par un, les gens les ont pris comme souvenirs. Ça me fait vraiment réfléchir. L'autre partie de ma remarque est la suivante [Il montre du doigt une image manquante du panneau commémoratif accroché au mur de la chambre à gaz] Pourquoi cette photo d'Alois Mandl a-t-elle disparu ? Pourquoi n'avons-nous pas trouvé de morceaux cassés ? Quelqu'un a dû en avoir besoin. Peut-être pour la coller sur sa mobylette... Peut-être que ça fait bien. Il y a quelques années... quelqu'un a utilisé l'espace vide d'où la photo a été retirée, pour

vous laisser un message. Je le vois tous les jours, et vous savez ce que c'est ?... Une croix gammée. Alors quelqu'un vient ici au mémorial de Mauthausen... grave une croix gammée sur une plaque commémorative dédiée à quelqu'un assassiné dans la chambre à gaz de Mauthausen. Et par là, est-ce que quelqu'un cherche à dire "Eh ! De quoi on parle... Ça fait soixante ans. Ça n'a rien à voir avec moi". Je n'en suis pas si sûr, mais je pense que oui. »

**Guide d'un groupe d'adolescents visitant la chambre à gaz de Mauthausen\***

(\* À noter que ni les visiteurs ni les groupes n'ont plus le droit de rentrer dans la chambre à gaz de Mauthausen depuis les rénovations début 2013.

« J'ai vu, et c'était tellement triste, des graffitis, des mauvais comportements, des gens au téléphone, des gens amener des enfants au site, des gens jouer au ballon, fumer des cigarettes au sein du camp. C'est très dangereux parce que si ce type de comportement peut s'observer dans un tel lieu, imaginez de quoi ils sont capables. »

**Jean-François (visiteur de Mauthausen dont l'oncle y est décédé lors de la Seconde Guerre mondiale)**



Livres

## COLLECTION ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRE

La collection *Entre Histoire et Mémoire* regroupe des textes liés aux témoignages, à la mémoire et à l'histoire. Elle part d'un constat très simple : les thèmes et les questions de mémoire et d'histoire ne se laissent entièrement circonscrire dans aucune discipline et inclinent à ne jamais être ni seulement histoire, ni seulement mémoire. En ce sens, le lecteur y trouve des travaux, individuels ou collectifs, propres aux études littéraires ou aux arts, aussi bien qu'aux sciences humaines et sociales. Au-delà des disciplines, donc. Cette originalité se double d'une autre. *Entre Histoire et Mémoire* n'est pas seulement trans- et interdisciplinaire, mais transgénérique. En effet, s'il existe déjà

des conventions d'écriture mémorielle et tout un savoir sur l'écriture de l'histoire, la quantité de créations sur ces sujets prend forme dans une multitude de genres ou se donne pour vocation de les déborder. Ainsi, la collection accueille, certes, des essais et des monographies venant de différentes disciplines, mais aussi des témoignages, des récits, des pièces de théâtre éventuellement, des analyses de films ou des scénarios, voire des biographies, des catalogues d'exposition ou des ouvrages à vocation pédagogique. Dans ces différents domaines, la collection *Entre Histoire et Mémoire* confirme sa pluralité en pratiquant une politique soutenue de traduction. ■

### CONTACTS

\_ Mémoire d'Auschwitz ASBL  
65, rue des Tanneurs  
1000 Bruxelles – Belgique  
\_ info@auschwitz.be  
\_ **Commande en ligne :**  
www.auschwitz.be

**Cette collection est une des activités de Mémoire d'Auschwitz ASBL (Bruxelles). Elle est publiée par les éditions Kimé et distribuée par Les Belles Lettres.**

### DERNIÈRES PARUTIONS



**Témoignage du Khurbn. La résistance juive dans les centres de mise à mort – Chetmno, Betzec, Sobibór, Treblinka**

Sila Cehrelî – préface de Jean-François Forges

280 p., 23 €

Pour la première fois en langue française, une étude traite des camps spécialement édifiés par les SS en Pologne de 1941 à 1943 pour gazer les Juifs venant d'abord des ghettos de Pologne, puis de l'Europe tout entière. Sur la base de documents d'archives et de témoignages, le présent ouvrage expose ce qu'était la résistance juive à Chetmno, Betzec, Sobibór et Treblinka : quatre sites de la politique génocidaire nazie dont les SS ont tenu à effacer les traces après les avoir démantelés. Malgré l'importante historiographie de la Shoah, ces camps n'ont fait, jusqu'à présent, l'objet que de très peu de recherches universitaires. Pour montrer à quel point tous les groupes de Juifs ont résisté, dès qu'ils l'ont pu, Sila Cehrelî reconstitue scrupuleusement le fonctionnement de ces camps et de l'opération génocidaire qui avait pour nom *Aktion Reinhard*.



**Figurer l'autre. Essai sur la figure du « musulman » dans les camps de concentration nazis**

Paul Bernard-Nouraud

306 p., 27 €

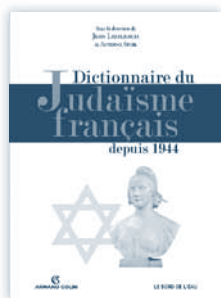
La figure du « musulman », telle qu'elle a été décrite par les témoins survivants des camps nazis et étudiée par les universitaires, reste problématique. L'origine du terme demeure obscure, et son analyse compliquée par les multiples enjeux que soulève le phénomène concentrationnaire et génocidaire nazi. *Figurer l'autre* entreprend d'approfondir l'analyse et de clarifier les contours de cette figure. Il en interroge l'exemplarité dans le cadre de la connaissance du fait nazi. Un réexamen des témoignages publiés, ainsi que des dessins des camps, permet d'y déceler les indices d'un univers de représentations qui a pu présider à la formation du « musulman ». À la source de ces processus d'évocation se tient un fonds de visions coloniales et orientalistes auquel puise l'idéologie nazie. Pour qu'une telle imagerie ait pu passer jusqu'aux camps, le mythe nazi doit être lui-même envisagé comme un processus de figuration au terme duquel le réel se conforme à ses représentations jusqu'à produire des figures aberrantes telles que celle du « musulman ».



Parution

**DICTIONNAIRE  
DU JUDAÏSME  
FRANÇAIS  
DEPUIS 1944**

Le *Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944* rassemble 360 articles, renvoyant aux plus importantes questions, moments et figures du judaïsme français relevant de l'histoire, la sociologie, les sciences politiques, la vie économique et intellectuelle, le culturel et le religieux. Les 170 auteurs, juifs ou non, font le point sur les notions et événements les plus significatifs autour desquelles le judaïsme français s'est développé, dans toutes les sphères de l'activité et de la création humaine, pendant les 70 dernières années. ■



**Jean Leselbaum (éd.), avec la collaboration d'Antoine Spire, Dictionnaire du judaïsme français depuis 1944, Paris, Armand Colin / Le bord de l'eau, 2013.**



Parution

**COMMENT  
DEVIENT-ON  
GÉNOCIDAIRE ?**

« Le barbare est celui qui ne s'oppose pas à la barbarie », disait Claude Lévi-Strauss. Au Rwanda, en ce sinistre printemps 1994, l'équation est certainement plus complexe pour celui qui se trouve au cœur de la tempête. Car résister, ce n'est pas seulement écouter sa conscience, faire preuve de courage, c'est aussi aller à contre-courant de certaines traditions, comme l'obéissance aux autorités. Quoi qu'il en soit, les paysans des collines sont nombreux à rejoindre le camp des tueurs.

Un an après les faits, c'est ce pays traumatisé aux tombes encore fraîches que découvre Damien Vandermeersch. Juge d'instruction, il s'est vu confier les « affaires Rwanda » en Belgique et vient enquêter sur place. Il écoute des victimes, interroge les bourreaux. La noirceur de l'âme humaine, il veut la comprendre, l'éclaircir...

Qu'est-ce qui amène un citoyen « ordinaire » à vouloir exterminer son

semblable ? Cette question le tourmente et l'a poussé à prendre la plume. Avec l'idée de mettre à nu les grandes stratégies et logiques qui auront conduit au crime des crimes. Si la parole de centaines de Rwandais constitue le point de départ, l'auteur s'est aussi attelé à explorer le contexte historique, politique, voire sociologique de cette époque. Dans un langage vivant, imagé et accessible, il nous invite ainsi à découvrir les mille et une pièces d'un puzzle qui, une fois assemblées, expliquent pourquoi tant de Rwandais ont basculé... Et nous, sommes-nous vraiment à l'abri de pareil cataclysme ?

Damien Vandermeersch est avocat à la Cour de cassation et professeur à l'Université de Louvain et à l'Université Saint-Louis de Bruxelles. ■

**Damien Vandermeersch, avec la collaboration de Marc Schmitz, *Comment devient-on génocidaire ? Et si nous étions tous capables de massacrer nos voisins*, Bruxelles, GRIP, 2013**



**POUR UNE PRISE  
DE CONTACT**

ASBL Mémoire d'Auschwitz –  
Fondation Auschwitz.  
Rue des Tanneurs 65, 1000 Bruxelles

Tél. : 02/5127998  
Fax : 02/5125884

info@auschwitz.be  
www.auschwitz.be

**Directeurs de la publication :** Henri Goldberg, Philippe Mesnard  
**Rédacteurs en chef :** Fransiska Louwagie, Fabian Van Samang  
**Secrétaire de rédaction :** Frédéric Crahay  
**Comité de rédaction :** Eric Lauwers, Frédéric Crahay, Sylvain Keuleers, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique  
**Graphiste :** Yann Collin ([www.wakeupdesign.fr](http://www.wakeupdesign.fr))  
**Imprimeur :** Hayez ([www.hayez.be](http://www.hayez.be))

Publication réalisée grâce au soutien de



**SPF Sécurité Sociale  
Service des  
Victimes de la Guerre**



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles